

Pierres et paysages : blocs naturels et éléments mégalithiques dans les monuments néolithiques britanniques

Chris SCARRE

Résumé

Abstract

Megalithic monuments command our attention by virtue of the size of the stones and the skill and effort that would have been required to raise them into position. The sources of the individual blocks, and the issues of quarrying and transport that they imply, have also been discussed and debated. It is only in recent years, however, that attention has begun to be directed to the nature of the 'pre-megalithic' landscapes in which these monuments were erected. It is increasingly evident that before recent clearances, many of these landscapes were scattered with natural boulders, some of them of substantial dimensions. In many cases, the megalithic blocks were obtained through the quarrying of bedrock outcrops. It should be noted, however, that even in these cases the stones were not drawn from a depth but were taken from visible surface features that may already have been places of special significance to local communities. The presence of carvings on megalithic blocks is further testimony to the significance of the cliffs or outcrops from which the blocks were derived, since evidence suggests that some at least had been carved before the blocks were cut away from the bedrock. These observations are illustrated by a series of examples drawn from Orkney and western Scotland (Stenness and Callanish), northern England (Long Meg and Hunterheugh), south Wales (Pentre Ifan), and Wessex (the Stonehenge sarsens). Recent studies have shown, for example, that natural sarsen blocks were formerly scattered much more widely across the Wessex chalklands and were more numerous in the Stonehenge area than they are today. That does not imply that the sarsens used to build Stonehenge came from the immediate vicinity, but it does lead us to ask whether the inspiration for the monument was provided by natural stone scatters in the surrounding area, or perhaps even at the site itself.

Mots clefs : monuments mégalithiques, Néolithique, carrières préhistoriques, sarsens, gravures rupestres, ethnographie, Wessex, Orcades.

Key-Words : megalithic monuments, Neolithic, prehistoric quarries, sarsens, rock art, ethnography, Wessex, Orkney

Les structures dites « mégalithiques » sont définies par l'emploi de pierres volumineuses dont les dimensions dépassent l'ordinaire. De manière conventionnelle, ce type d'architecture regroupe les pierres dressées isolées ainsi que les séries de gros blocs rassemblées pour en faire un dolmen, un cercle ou un alignement. En plus de leurs dimensions extraordinaires, d'autres particularités caractérisent ces structures mégalithiques. Une de ces dernières est le fait que ces pierres soient restées très souvent dans un état partiellement brut de débitage. Bien entendu, chercher une règle générale au sein d'un tel phénomène qui recouvre des structures dispersées largement dans le temps, dans l'espace et dans des contextes sociaux variés serait sans doute illusoire. Toutefois, il semble que, dans bon nombre de monuments mégalithiques, la façon dont les blocs ont été extraits puis manipulés laisse

apparents, sur leurs surfaces, des stigmates et d'autres traces très visibles de leurs sources d'origine.

Ces sources ont dû être bien sûr très variées. Les bâtisseurs de ces monuments ont pris leurs matériaux dans les affleurements rocheux, les falaises ou sur les estrans. Ils ont pris un grand soin dans le choix des pierres. Ainsi, ils se sont servis parfois de blocs arrondis par l'érosion marine, même pour des monuments que se situaient à l'intérieur du pays. La tombe à couloir de La Hougue Bie sur l'île de Jersey à 2,5 km de la côte actuelle comprend, par exemple, 15 blocs visiblement érodés par les vagues, et une trentaine de forme grossièrement arrondie pour un total de 65 dalles mégalithiques (Mourant, 1933). On peut imaginer qu'à l'époque de l'érection du monument, la couverture forestière était toujours considérable sur l'île et la récupération de blocs déjà détachés par l'érosion naturelle sur les estrans constituait un moyen très économique pour l'approvisionnement en matériau. Il ne faut pas négliger non plus la quantité de blocs éparpillés dans le paysage. Ces environnements, encore très « naturels », n'avaient pas encore souffert, à cette époque, de l'activité des cultivateurs qui ont très probablement déplacé des blocs pour y établir leurs champs au fil du temps. Ces environnements n'avaient pas subi non plus les dégradations des bâtisseurs de maisons (ou de clôtures en pierres sèches) qui, comme leurs prédécesseurs néolithiques, ont trouvé dans ces blocs une source très commode de matériaux pour leurs constructions. Cependant, à la différence des bâtisseurs des époques récentes qui ont le plus souvent fracturé ces masses naturelles pour obtenir des éléments de taille modeste, les sociétés préhistoriques ont cherché à conserver à ces blocs leurs aspects mégalithiques.

Les monuments mégalithiques de Grande-Bretagne, que ce soit sur les territoires de l'Ecosse, de l'Angleterre ou du Pays de Galles, nous présentent des techniques diverses d'extraction et de manipulation des blocs rocheux. Cette île avec ses petits îlots avoisinants est composée de paysages très variés. Dans le nord et l'ouest, les massifs montagneux sont marqués par les roches et les falaises qui offraient une source de matériaux et un paysage peut-être à l'origine d'inspiration mythologique ou religieuse. Dans ce secteur, les blocs mégalithiques présentent donc la particularité de n'avoir pas été extraits en profondeur mais détachés des affleurements rocheux hors-sol. C'est à dire que ces blocs ont été récupérés sur des gîtes – s'agissait-il de falaises, de rochers ou de roches erratiques – qui étaient bien visibles en surface. De cette constatation ressortent deux réflexions supplémentaires. D'abord, qu'il faut mettre en relation directe les « mégalithes naturels » et le concept « d'architecture mégalithique » associés par l'aspect souvent quasiment brut des blocs extraits. Puis, deuxièmement, il faut mettre en rapport cette association avec les données ethnographiques, surtout celles issues des sociétés de l'Afrique, de l'Asie du sud-est, de l'Australie et de l'Amérique du nord, qui nous présentent une lecture traditionnelle du paysage dans laquelle les formations naturelles – les montagnes, les cascades, les arbres anciens, les roches et les rochers – ont été dotés d'une signification souvent religieuse ou mythologique. Il n'est bien entendu pas proposé ici une transposition directe des sources ethnographiques pour une lecture du phénomène mégalithique néolithique. Mais il faut constater que l'architecture mégalithique ne peut être expliquée par sa facilité de mise en œuvre, avec la manipulation, par exemple, de gros blocs qui dépassent parfois 50 tonnes, et il est nécessaire de chercher ailleurs la signification de ce phénomène.

Les recherches récentes sur les sources et sur l'extraction des blocs mégalithiques pour faire les monuments néolithiques britanniques (fig. 1) peuvent nous servir à illustrer la diversité des associations entre mégalithes et gîtes de matériau. Il y avait sans doute des raisons pratiques (disponibilité de matériaux) dans la sélection de ces sources, mais il ne faut

pas uniquement se laisser enfermer dans un modèle strictement économique ou fonctionnaliste. La seule disponibilité des ressources rocheuses ne suffit pas à expliquer le caractère mégalithique de ces premières architectures de l'Europe de l'ouest. Il faut aussi prendre en compte d'autres considérations d'ordre sociale et symbolique. Cela pose bien sûr des problèmes méthodologiques. Quelques pistes de recherches existent cependant, que je vais aborder ici par trois thèmes successifs : les carrières mégalithiques, les surfaces rocheuses décorées à l'air libre et les blocs naturels erratiques (encore partiellement enterrés ou complètement détachés).

La recherche sur les carrières de blocs mégalithiques en Grande Bretagne trouve son meilleur terrain d'étude aux Orcades ; ce petit archipel qui se trouve à 16 km de la côte nord de l'Ecosse. Sur l'île principale, en position centrale, une série de monuments impressionnants se situe sur une péninsule flanquée des deux côtés par des étendues d'eau. Les éléments principaux comprennent la tombe à couloir de Maeshowe, les cercles de pierres dressées de Stenness et de Brodgar et l'habitat néolithique de Barnhouse, auxquels il faut ajouter l'habitat récemment découvert de Ness of Brodgar (Card *et al.*, 2007). Les Stones of Stenness comprenaient à l'origine douze monolithes (ou peut-être dix : il paraît possible que le cercle n'ait jamais été achevé ; Ritchie, 1976). Les piliers qui restent intacts et debout ont une forme très caractéristique. Il s'agit de dalles minces à bords presque parallèles qui se terminent par des sommets anguleux, obliques et pointus (fig. 2). Ces figures évoquent directement les réseaux de failles visibles dans la roche où on les a extraits. Les mêmes formes se retrouvent à l'intérieur du dolmen de Maeshowe, dont les piliers sont positionnés comme des pierres dressées aux angles de la chambre, ainsi que dans les deux longues dalles qui constituent les murs du couloir d'accès. Il se peut que la hauteur exceptionnelle de la chambre de Maeshowe soit d'ailleurs liée aux dimensions des quatre pierres dressées que les bâtisseurs ont voulu incorporer intacts et debout à l'intérieur de la tombe à couloir (Challands *et al.*, 2005, p. 246).

Parmi les piliers et les chicots des Stones of Stenness se remarquent cinq variétés de grès, tandis que le Ring of Brodgar (dont il subsiste 27 pierres dressées) est formé de 12 variétés de grès (Collins, 1976 ; Richards, 2004a, p. 105-6). Depuis les années 1930 on a proposé des sources particulières pour les monolithes des Stones of Stenness (Wilson *et al.*, 1935, p. 56 ; Collins, 1976; Mykura, 1976, p. 122). L'une de ces sources – Arion – est située sur la côte occidentale du Loch of Stenness, face au cercle. Ce gisement est aujourd'hui en partie submergé et un transport des pierres par bateau pourrait alors être proposé. Cependant la situation actuelle de cette carrière, inondée par les eaux de ce bras de mer à marée haute, doit être revue à la lumière des nouvelles données sur l'évolution du niveau marin aux Orcades. Ces données montrent en effet qu'à la fin du quatrième et durant la troisième millénaire (période à laquelle correspond la construction de Stenness et Brodgar), le Loch of Stenness se présentait sous forme d'un lac d'eau douce, partiellement couvert de roseaux, plutôt que comme une étendue d'eau salée ouverte sur la mer (Wickham-Jones & Dawson, 2008). Un deuxième gisement se trouve à Vestra Fiold, à 12 km au nord-ouest de Stenness et Brodgar. Les caractéristiques géologiques de ce gîte correspondent à ceux de deux des piliers de Stenness et cinq de ceux de Brodgar. La couche exploitée affleure de manière à ce que les préformes de dalles soient disposées presque en parallèle par rapport à la surface, mais remontent de façon légèrement oblique à l'une de leurs extrémités, comme si les dalles ressortaient par leur propre pouvoir de la terre (Richards, 2004a, p. 106). La fouille de cette carrière mégalithique a dégagé une dalle qui ressemblait par sa forme à celles de Stenness et de Brodgar. Il apparaît que cette dalle a été extraite de la roche mère (en exploitant les failles naturelles) et a ensuite été montée sur un tréteau de pierres, pour faciliter l'insertion d'un

traineau en bois en dessous. La pierre a glissé de ces supports et a été abandonnée par la suite (Richards, 2004a, p. 106-108). Ici, un transport par voie terrestre a dû être mis en œuvre.

La diversité pétrologique des piliers de Stenness et de Brodgar laisse ouverte la possibilité qu'il y ait eu plusieurs carrières mégalithiques, dispersées sur au moins l'île principale des Orcades, qui ont fourni les dalles constituant ces cercles de pierres. Dans d'autres cas, par contre, il est plus probable que tous les éléments d'un monument mégalithique provenaient d'un seul affleurement. Sur l'île de Lewis, par exemple, face à l'océan atlantique et autour d'un bras de mer profonde, le complexe néolithique de Callanish comprend cinq ou six cercles de pierres dressées ainsi qu'une douzaine de menhirs dispersés aux alentours (Ashmore, 1995 ; Burl, 2000, p. 202-206). Le monument principal, Callanish I, se présente comme un cercle de pierres auquel s'attachent cinq alignements, dont deux parallèles définissent une avenue dirigée vers le nord (fig. 3). Les autres alignements – simples – se situent approximativement aux points cardinaux du cercle. Tout comme à Stenness et Brodgar, les dalles dressées sont caractérisées par leurs formes particulières, qu'elles empruntent directement au réseau de failles offertes par la roche locale (un gneiss). Le pilier isolé qui se trouve au centre du cercle emprunte cette forme caractéristique et monte jusqu'à 4,5m de hauteur. Il est probable que la source de tous ces piliers est l'affleurement de Cnoc an Tursa qui se trouve à soixante mètres au sud du cercle (Noble, 2006, p. 172). La face principale de cet affleurement est marquée par une fissure naturelle. Des fouilles archéologiques menées il y a quinze ans ont mis au jour, directement devant cette fissure, des couches de charbons de bois ainsi qu'une fosse-dépotoir. Des angles orientaux et occidentaux de l'affleurement portaient des lignes de fosses ou de trous de poteaux qui dessinaient peut-être des « cornes », encadrant ainsi l'espace central devant la façade rocheuse (Coles, 1993 ; Coles & Reese, 1994). Il y avait là peut-être un lieu de culte, en direction duquel est axé l'alignement méridional qui dépend du cercle principal de Callanish. Se peut-il que Cnoc an Tursa, la source d'approvisionnement des dalles mégalithiques, ait été déjà investi d'une signification sacrée ou religieuse avant que le cercle et ses alignements aient été construits?

On a déjà remarqué que les formes des dalles mégalithiques peuvent évoquer les sources géologiques desquelles elles ont été extraites. Ces dalles présentent parfois d'autres caractères qui ont pu jouer un rôle supplémentaire dans le choix des blocs : leurs couleurs et leurs décors. Le site de Long Meg and her Daughters dans le nord-ouest de l'Angleterre nous fournit un bon exemple (fig. 4). Ce monument se compose de trois éléments principaux : un monolithe de grès rouge (Long Meg), un cercle de 68 pierres dressées (ses « filles ») et un talus de terre irrégulièrement ovoïde qui recoupe le cercle de pierres sur son côté nord (Soffe & Clare, 1988 ; Clare, 2007). Tous ces éléments ne sont pas contemporains et on a proposé, en particulier, que le cercle soit plus récent que le talus, même si la différence chronologique n'est probablement pas considérable (Soffe & Clare, 1988, p. 553). En ce qui concerne les structures mégalithiques, il est bien possible (vu son plan irrégulier) que ce cercle soit lui-même le résultat de modifications et d'additions. La question principale est cependant le rapport entre le monolithe de Long Meg et le cercle. Les pierres du cercle sont des blocs granitiques de sources variées (Clare, 2007, p. 148). Ce sont des blocs à profil généralement émoussé, arrondi sous l'action glaciaire ou périglaciaire. Ce sont des blocs erratiques et locaux provenant des amas qui se trouvaient éparpillés dans le paysage avant la mise en culture dans ce secteur. Les bâtisseurs du cercle les ont trouvés en surface et il n'y avait aucun besoin de creuser dans la roche mère pour les extraire.

Le pilier de Long Meg se distingue des autres pierres par sa couleur, par sa forme, et par les gravures qui ornent sa face nord. Le monolithe de grès rouge est de section

grossièrement rhomboïde et mesure 3,4 mètres de haut. Sur sa face décorée se distingue une série de cupules et de spirales, qui a récemment fait l'objet d'un relevé exhaustif par scan laser (fig. 4 ; Diaz-Andreu *et al.*, 2005). On remarquera d'abord que les motifs sont limités à cette face (il n'y en a aucun sur les autres faces) et, en deuxième lieu, il apparaît que quelques motifs sont tronqués par le bord de la pierre. Ces observations suggèrent fortement que ce pilier faisait partie à l'origine d'un ensemble orné de gravures rupestres ; c'est à dire qu'on l'a enlevé de sa position originale (Frodsham, 1996). On ne peut plus préciser exactement à quel endroit la pierre a été prise ; mais Long Meg se trouve à un kilomètre seulement de la vallée de la rivière Eden où l'on trouve dans les falaises des affleurements de grès rouges de même nature. Il est fort probable que le pilier a été extrait d'un site à gravures rupestres situé dans cette falaise. Ajoutons que les spirales sont rares dans l'art rupestre du nord de l'Angleterre mais qu'on en retrouve toujours en place sur la falaise de Morwick dans le Northumberland ainsi qu'à Achnabreck dans l'Argyll en Ecosse, ici aussi sur des grès rouges. On a proposé que ces gisements de pierre rouge jouaient pour les sociétés néolithiques un rôle particulier dans le symbolisme lié au paysage, comme indicateurs des lieux de pouvoir ou de danger (Frodsham, 1996, p. 135).

L'emploi de dalles qui portent des cupules est largement répandu dans les monuments mégalithiques de l'Europe. On retrouve très fréquemment ces motifs, surtout sur les dalles de couverture, dans les sépultures mégalithiques du Danemark, de Grande Bretagne, de l'ouest de la France (Bretagne) et au Portugal. On peut proposer que ces cupules se soient trouvées creusées à l'origine sur les surfaces de falaises ou de blocs naturels avant que ceux-ci aient été extraits pour la construction mégalithique. Ces surfaces décorées correspondaient alors à des endroits d'une signification particulière. L'enlèvement d'un tel bloc pour en faire une structure mégalithique peut alors s'expliquer par la volonté de la part des sociétés néolithiques de s'emparer de ces roches en raison du pouvoir qu'elles revêtaient. Il s'agirait alors tout simplement d'une réutilisation dans un contexte mégalithique de blocs dont le pouvoir ou le symbolisme était déjà marqué, avant leur extraction, dans le cadre d'une activité symbolique rupestre. Une telle constatation conforterait l'hypothèse selon laquelle la construction des monuments mégalithiques repose sur l'extraction de roches en des endroits choisis dont la signification sacrée a été déjà admise par ces sociétés néolithiques ou même par leurs prédécesseurs mésolithiques.

Ces observations sont à compléter par les résultats de la fouille d'une surface rocheuse décorée de gravures dans le nord-est de l'Angleterre. Il s'agit d'un affleurement de grès surmonté par un petit cairn de l'âge du Bronze à Hunterheugh (Waddington, 2005). La fouille a mis au jour deux niveaux de gravures rupestres recouverts par le cairn. Ces niveaux correspondaient respectivement à deux couches ou à deux surfaces successives de l'affleurement (fig. 5). Au niveau supérieur il y avait quatre panneaux (panneaux 1-4) ornés de cupules et de cercles gravés. Le bloc qui supportait le panneau 2 a été détaché de l'affleurement et a été légèrement déplacé par rapport au panneau 1. Ces quatre panneaux sont des îlots conservés sur une surface qui a été réduite par l'enlèvement anthropique de blocs. Mais ce qui est remarquable, c'est que sur la surface inférieure (la surface dégagée par les carriers pendant l'enlèvement d'une grande partie de la surface supérieure) il y avait là aussi des gravures rupestres (panneaux 5-8). Nous est-il alors permis de conclure que parmi les blocs qui manquent aujourd'hui de la surface supérieure, la plupart, voire même tous, portaient aussi des gravures ? La présence sur les panneaux inférieurs 5-8 de motifs comparables à ceux qui se retrouvent sur les panneaux supérieurs 1-4, mais moins dégradés, indique qu'une période de quelques siècles s'est déroulée entre les deux phases de réalisation de gravures. La destination des blocs enlevés de la couche ancienne n'est pas connue, mais on peut supposer

qu'on les a réutilisés dans la construction de monuments locaux. Ici encore, il apparaît que les blocs privilégiés pour l'extraction par les bâtisseurs de monuments néolithiques étaient déjà marqués d'éléments symboliques par la présence de gravures.

Les découvertes de gravures rupestres en réutilisation dans les monuments mégalithiques supportent l'hypothèse chronologique selon laquelle l'attribution d'une signification particulière à ces éléments naturels – des affleurements, des rochers, des falaises – était déjà établie avant la construction de ces monuments. Les sociétés néolithiques seraient passées alors du stade de la vénération de rochers et d'affleurements au stade de l'extraction de dalles pour en faire des structures artificielles.

Il y a d'autres pistes que la réutilisation de l'art rupestre qui nous amènent à cette conclusion. Au Pays de Galles se trouvent des monuments tels que Bachwen, dont la table de couverture est recouverte de cupules (Waddington, 2007). Il est fort probable, ici encore, que les cupules aient été creusées à l'origine sur la face « ciel » de l'affleurement d'où la table de couverture du dolmen a été extraite. Pour d'autres monuments, l'enchaînement chronologique entre rocher d'origine et mégalithe se manifeste de façon plus directe. Pour quelques-unes de ces chambres mégalithiques, il se peut que la dalle de couverture se trouvait à l'origine sous forme d'un bloc naturel affleurant à l'endroit même où le monument a été ensuite construit (Lynch, 1975, p. 16 ; Richards, 2004b). C'est un argument qui s'applique en particulier aux monuments de Carreg Samson et de Pentre Ifan, dans l'extrême sud-ouest du Pays de Galles (fig. 6). Pour ces deux sites, on remarque en effet que les chambres ont été construites dans une fosse, qui emprunte approximativement la même forme et les mêmes dimensions que la dalle de couverture. Déjà dans les années 1940, on a remarqué à Pentre Ifan que la fosse dans laquelle repose la chambre n'avait pas de fonction simplement structurale (Grimes, 1948, p. 13). Dans les deux cas également la surface aux alentours du monument est parsemée de blocs naturels et d'affleurements qui restent toujours enfoncés dans leur état initial. Il est séduisant d'imaginer que les bâtisseurs de ces deux monuments ont dégagé un gros bloc naturel à moitié enterré pour l'extraire et le monter sur des pierres dressées comme table de couverture. Alasdair Whittle a remarqué l'impression sans doute voulue et intentionnelle que donne la table de Pentre Ifan montée sur ses piliers pointus, comme si cette pierre « flottait dans le ciel » (Whittle, 2004). En construisant le monument mégalithique à l'endroit même où se trouvait sa dalle principale, les bâtisseurs ont peut-être voulu conserver le pouvoir symbolique ou mythologique de la pierre et de l'endroit.

Une telle hypothèse ne se limite pas au sud-ouest du Pays de Galles. Dans la région de Wessex – la région des monuments constitués par les fameux « sarsens » – s'observent les preuves d'une transformation comparable de blocs naturels en monuments artificiels. Sous le long tumulus de South Street, par exemple, se trouve un cairn de neuf blocs de sarsen recouvert par le tertre. Ce cairn reposait sur le sol naturel et les pierres ont selon toute vraisemblance été déplacées et mises en position artificielle. S'agit-il d'un lieu de culte qui a précédé l'implantation du long tumulus (Pollard & Reynolds, 2002, p. 61 ; cf. Whittle, 1993) ?

Pour bien comprendre le rapport entre ce monument et ces pierres on devrait réfléchir sur l'aspect du paysage au début de l'époque néolithique. Il faut imaginer un environnement parsemé de blocs de sarsen, avec des concentrations dans les fonds de vallées. Il en reste toujours beaucoup, surtout dans la région autour d'Avebury, mais à l'origine la répartition de ces « sarsens » était probablement plus importante (fig. 7 ; Bowen & Smith 1977). Six millénaires de déroctage pour les cultures ainsi que l'utilisation de ces mêmes pierres dans les structures et les bâtiments de la région ont fortement modifié et réduit cette répartition initiale.

Dans le secteur de Stonehenge, par exemple, il n'y a plus guère de grandes pierres en surface, et il est généralement admis que les très gros sarsens sont venus des Marlborough Downs, à 30 kilomètres au nord, là où se trouvent toujours aujourd'hui des amas naturels de sarsens (Atkinson, 1979, p. 116 ; Green, 1997, p. 260-263). Il est évident cependant qu'au troisième millénaire avant J.-C., la région de Stonehenge se caractérisait, elle aussi, par des blocs naturels éparpillés. On ne peut pas affirmer que ceux-ci étaient de taille suffisante pour avoir fourni les plus grands éléments du monument, mais il est tout à fait envisageable que les origines de Stonehenge sont à chercher dans les amas naturels des sarsens qui se trouvaient sur le site. On a proposé par exemple que la Heel Stone était un bloc de sarsen naturel partiellement enterré qu'on a dégagé à l'époque pour le mettre debout tout près de la fosse de laquelle on l'a extrait (Pitts, 2008, p. 15 ; pour la fouille de cette fosse voir Pitts, 1982). Tout ceci nous amène à la réflexion que pour construire les cercles mégalithiques d'Avebury et de Stonehenge, il ne s'agissait pas seulement de faire venir les pierres pour les dresser dans un espace vierge ; mais qu'il fallait tout d'abord, avant construction, débarrasser l'endroit de ses blocs naturels (Field, 2005, p. 91). Les bâtisseurs ont donc créé des espaces vierges pour ensuite les cerner de pierres dressées.

Il apparaît alors que tout au long du Néolithique, le paysage de la Grande Bretagne a été durablement transformé. De nombreux ensembles rocheux naturels ont été modifiés, manipulés ou même détruits pour en faire des monuments mégalithiques. Il n'y a rien de nouveau dans ce constat. Mais pour comprendre ce phénomène il faut aborder la question de la signification des roches et des affleurements pour ces sociétés qui y ont reconnu un caractère symbolique et sacré. Il est possible aussi, comme nous l'avons vu, que quelquefois – peut-être même souvent – la transformation des blocs rocheux en architecture mégalithique ait été provoquée par la volonté de s'approprier le pouvoir ou l'autorité traditionnelle accordé à ces phénomènes naturels, pour les contrôler et en investir les nouveaux monuments (Scarre, 2008). Un tel passage des « lieux de pouvoir » aux « temples de la terre » se trouve inscrit dans l'ethnographie des sociétés africaines (Colson, 1997). Pour celles-ci, les « lieux de pouvoir » sont naturels, et consistent en des endroits spéciaux tels que des falaises, des montagnes, des cascades, et des affleurements. Par contre, les « temples de la terre » sont des structures artificielles, parfois des pierres dressées ou des cabanes de culte, associées très souvent aux fondateurs de villages ou de lignages. Ces « temples de la terre » ont une histoire beaucoup moins profonde que les « lieux de pouvoir ». C'est comme s'il y avait deux niveaux distincts dans ces systèmes de croyances, dont le deuxième reposerait sur les interventions humaines dans le paysage, tandis que le premier invoquerait un symbolisme primordial.

Chercher dans l'ethnographie la clef qui pourrait ouvrir le mystère des mégalithes est sans doute une piste naïve et illusoire, mais cette approche offre quelques éléments de réflexion. Le bloc mégalithique se distingue d'autres éléments architecturaux par la façon dont il garde dans sa forme et son allure les évidences visibles de son origine géologique. La structure artificielle – le monument mégalithique – est formée d'éléments qui manifestement et visiblement ont été pris en des points particuliers du paysage. Il peut s'agir de monuments construits directement sur le site d'un rocher, ou de monuments intégrant dans leurs architectures une dalle recouverte de cupules anthropiques qui témoignent de la signification originelle de cette pierre dans son environnement primaire. Le monumentalisme mégalithique repose alors dans l'association visible entre la roche naturelle et la structure artificielle : il est renforcé par tout le symbolisme lié à ces pierres qu'impliquent les évidences ethnographiques. Cette proposition ne s'applique pas forcément à tous les monuments mégalithiques, mais négliger le symbolisme des matériaux et leur pouvoir serait rejeter tout ce que l'on connaît des systèmes de pensée des sociétés traditionnelles. N'offrir qu'une vision fonctionnaliste du

phénomène mégalithique ne pourra jamais expliquer à elle seule comment et pourquoi ces sociétés néolithiques ont construit de tels monuments.

Remerciements

C'est avec grand plaisir que je remercie tout d'abord les organisateurs du colloque, Jean-Noël Guyodo et Emmanuel Mens, pour leur invitation. Je suis aussi très reconnaissant à Emmanuel Mens et Cyril Marcigny de leurs aides pour mettre ce texte dans un français correct. Enfin, cet article n'aurait pu être présenté sans l'appui que m'ont apporté plusieurs collègues britanniques, parmi lesquels je veux remercier en particulier Mike Pitts (Stonehenge), Caroline Wickham-Jones (Orcaes), Margarita Díaz-Andreu (Long Meg) et Clive Waddington (Hunterheugh).

BIBLIOGRAPHIE

ASHMORE P., *Calanais. The Standing Stones*. Steòrnabhaigh: Urras nan Tursachan, 1995

ATKINSON R.J.C., *Stonehenge*. Harmondsworth: Penguin Books, 1979.

BOWEN H. C. & I. F. SMITH, « Sarsen stones in Wessex: the Society's first investigations in the Evolution of the Landscape project », *Antiquaries Journal* 57, 1977, p. 185-96.

BURL A., *The Stone Circles of Britain, Ireland and Brittany*. New Haven: Yale University Press, 2000.

CARD N., DOWNES J. GIBSON J. & OVENDEN S., « Bringing a landscape to life? Researching and managing 'The Heart of Neolithic Orkney' World Heritage Site », *World Archaeology* 39, 2007, p. 417-35.

CHALLANDS A., MUIR T. & RICHARDS C., « The great passage grave of Maeshowe », C. RICHARDS (ed.), *Dwelling among the monuments: an examination of the Neolithic village of Barnhouse, Maeshowe passage grave and surrounding monuments at Stenness, Orkney*, Cambridge: McDonald Institute for Archaeological Research, 2005, p. 229-48.

CLARE T., *Prehistoric Monuments of the Lake District*. Stroud: Tempus, 2007.

COLES G.M., « Cnoc an Tursa (Uig parish): excavation ». *Discovery and Excavation in Scotland*, 1993, p. 110-1.

COLES G.M. & REES T., « Cnoc an Tursa (Uig parish): excavation ». *Discovery and Excavation in Scotland*, 1994, 96.

COLLINS G.H., « Geology of the Stones of Stenness, Orkney ». *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland* 107, 1976, p. 44-5.

COLSON E., « Places of power and shrines of the land ». *Paideuma* 43, 1997, p. 47-57.

DÍAZ-ANDREU M., HOBBS R., ROSSER N., SHARPE K. & TRINKS I., « Long Meg: rock art recording using 3D laser scanning ». *Past* 50, 2005, p. 2-6.

FIELD D., « Some observations on perception, consolidation and change in a land of stones », BROWN G., FIELD D. & MCOMISH D. (eds.), *The Avebury Landscape. Aspects of the field archaeology of the Marlborough Downs*, Oxford: Oxbow Books, 2005, p. 87-94.

FRODSHAM P., « Spirals in time: Morwick Mill and the spiral motif in the British Neolithic », FRODSHAM P. (ed.), *Neolithic Studies in No-Man's Land. Papers on the Neolithic of Northern England from the Trent to the Tweed*, Newcastle: Northumberland Archaeological Group, 1996, p. 101-38.

GREEN C. P., « The provenance of rocks used in the construction of Stonehenge », CUNLIFFE B. & RENFREW C. (eds.), *Science and Stonehenge*, Oxford: Oxford University Press, 1997, p. 257-70.

GRIMES W.F., « Pentre Ifan burial chamber, Pembrokeshire », *Archaeologia Cambrensis* 100, 1948, p. 3-23.

LYNCH F., « Excavations at Carreg Samson megalithic tomb, Mathry, Pembrokeshire », *Archaeologia Cambrensis* 124, 1975, p. 15-35.

MOURANT A.E., « Dolmen de la Hougue Bie. Nature and provenance of materials », *Bulletin Annuel of the Société Jersiaise* 12, 1933, p. 217-20.

MYKURA W., *British Regional Geology: Orkney and Shetland*. Edinburgh: Her Majesty's Stationery Office, 1976.

NOBLE G., *Neolithic Scotland. Timber, stone, earth and fire*. Edinburgh: Edinburgh University Press, 2006.

PITTS M.W., « On the road to Stonehenge: report on investigations beside the A344 in 1968, 1979 and 1980 », *Proceedings of the Prehistoric Society* 48, 1982, p. 75-132.

PITTS M.W., « Stonehenge », *British Archaeology* 102, 2008, p. 13-17.

POLLARD, J. & REYNOLDS A., *Avebury: The biography of a landscape*. Stroud: Tempus, 2002.

RICHARDS C., « A choreography of construction: monuments, mobilization and social organization in Neolithic Orkney », CHERRY J., SCARRE C. & SHENNAN S. (eds.), *Explaining Social Change: studies in honour of Colin Renfrew*, Cambridge: McDonald Institute for Archaeological Research, 2004a, p. 103-13.

RICHARDS C., « Labouring with monuments: constructing the dolmen at Carreg Samson, south-west Wales », CUMMINGS V. & FOWLER C. (eds.), *The Neolithic of the Irish Sea. Materiality and traditions of practice*, Oxford: Oxbow Books, 2004b, p. 72-80.

RITCHIE G., « The Stones of Stenness, Orkney », *Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland* 107, 1976, p. 1-60.

SCARRE C., « Shrines of the land and places of power: religion and the transition to farming in western Europe », WHITLEY D. S. & HAYS-GILPIN K. (eds.), *Belief in the Past. Theoretical Approaches to the Study of Religion*, Walnut Creek, CA: Left Coast Press, 2008, p. 209-26.

SOFFE G. & CLARE T., « New evidence of ritual monuments at Long Meg and her Daughters, Cumbria », *Antiquity* 62, 1988, p. 552-7.

WADDINGTON C., « Excavation of a rock art site at Hunterheugh Crag, Northumberland », *Archaeologia Aeliana* 34, 2005, p. 29-54.

WADDINGTON C., « Neolithic rock-art in the British Isles: retrospect and prospect », MAZEL A., NASH G. & WADDINGTON C. (eds.), *Art as Metaphor: The Prehistoric Rock-Art of Britain*, Oxford: Archaeopress, 2007, p. 49-68.

WHITTLE A., « The Neolithic of the Avebury area: sequence, environment, settlement and monuments », *Oxford Journal of Archaeology* 12, 1993, p. 29-53.

WHITTLE A., « Stones that float to the sky: portal dolmens and their landscapes of memory and myth », CUMMINGS V. & FOWLER C. (eds.), *The Neolithic of the Irish Sea. Materiality and traditions of practice*, Oxford: Oxbow Books, 2004, p. 81-90.

WICKHAM-JONES, C. & DAWSON S., « The Rising Tide project of Orkney », *Archaeology Scotland* 2, 2008, 6.

WILSON, G. V., EDWARDS W., KNOX J., JONES R. C. B. & STEPHENS J. V., *The Geology of the Orkneys*. Edinburgh: His Majesty's Stationery Office, 1935.

·Chris Scarre, Department of Archaeology, Durham University